

ZSUZSA RAKOVSKY

VS

roman traduit du hongrois  
par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba

*ACTES SUD*



*1<sup>er</sup> novembre 1889*

C'est affreux... Affreux... Mon Dieu, faites que je meure tout de suite, à l'instant! C'est affreux. Je n'en puis plus!

*2 novembre*

Je les ai priés de me rendre ne serait-ce que mon portefeuille et ma bague de fiançailles, mais ils ont fait non de la tête. Je les ai aussi suppliés de me donner un livre ; si je dois rester encore longtemps à contempler des murs nus, je vais perdre la raison. L'heure du repas approche ; hier, j'ai eu de la soupe au chou claire avec deux tranches de pain noir. Je n'y ai pas touché ; quand ils ont vu que mon assiette était restée intacte, ils ont seulement hoché la tête et l'ont reprise sans rien dire.

*4 novembre*

Hier, au prix de longues et instantes prières, j'ai enfin obtenu du papier et une plume (jusqu'à

présent, j'ai écrit au dos d'une vieille enveloppe). Les nuits sont horribles ici : c'est déjà la quatrième que je n'ai pas fermé l'œil, je reste dans le noir, à la merci des souvenirs qui m'assaillent. J'ai écrit deux poèmes cette nuit : le jeu des rimes et des syllabes a quelque peu apaisé la torture de l'impuissance. Les voici :

### PENSÉES NOCTURNES

*Le ciel est obscur comme la terre,  
Tout est noir, mais je ne peux dormir,  
Une étoile, inégalée lumière,  
Par mes barreaux de prison me mire\*.*

*Je me languis dans ces profondeurs\*\*,  
Dans cette nuit au silence étrange,  
Les pas du geôlier\*\*\* marquent les heures,  
Je pense à toi, à toi, mon bel ange!*

*Dors-tu, as-tu baissé les paupières  
Ou, éveillée, penses-tu à moi,  
Près de ta lampe dont la lumière  
Joue dans ta chevelure de soie?*

\* En réalité, la fenêtre ne donne pas sur le ciel, mais sur le mur de briques du bâtiment voisin.

\*\* Il est vrai que ma cellule est au premier étage, mais mon âme! Je ne peux pas tomber plus bas.

\*\*\* Ils sont deux : l'un est amical, avec un visage empâté et des moustaches, l'autre est un grand échalas au visage creusé et aux cheveux filasse dans le regard bleu délavé duquel je ne discerne aucun sentiment.

*Je te vois, penchée sur ton ouvrage\*,  
Avec ta petite main habile,  
Tes cheveux de feu sur ton visage,  
À manier l'aiguille et le fil?*

*Qu'il ne t'arrive aucun malheur!  
Surtout ne te pique pas le doigt!  
Tu couvres la taie de jolies fleurs,  
De roses rouges au point de croix.*

*Reposant sur ma couche de bois,  
Victime d'un cruel embarras,  
Aucun être vivant ne me voit,  
Si ce n'est l'œil luisant d'un gros rat\*\*.*

*La noirceur de la nuit s'épaissit,  
Tout est sombre comme au fond d'un puits.  
L'étoile au ciel vacille et pâlit,  
J'entends au clocher sonner minuit.*

*Il me faut quitter ce corps honni,  
Laisser ma pauvre âme languissante  
Franchir les barreaux et, dans la nuit,  
Planer au-dessus des eaux dormantes!*

*La malheureuse! Elle est bannie  
— Protégée, portée par le brouillard —,*

\* Plus précisément, elle brodait un porte-brosse à cheveux mural, mais cet objet trop quotidien ne convient manifestement pas à un usage poétique.

\*\* À vrai dire, la cellule des prévenus est assez propre et confortable, du moins jusqu'à présent n'y ai-je pas vu de rat ou d'araignée ni les autres accessoires traditionnels de la littérature carcérale. Cette situation changera sans doute quand je me retrouverai dans la cellule des condamnés!

*Elle erre dans la ville endormie,  
Transie, cherchant à t'apercevoir.*

*Tu dors déjà, fenêtre fermée,  
Dans ta chambre exigüe, seule et frêle.  
L'odeur fraîche de ton oreiller  
Au parfum de tes cheveux se mêle.*

*Mais voici qu'on frappe à la fenêtre,  
Derrière laquelle aux jours heureux  
– Tu t'en souviendras peut-être –  
Nous rêvions ensemble, tous les deux.*

*Oh, rassure-toi, ne prends pas peur,  
Car ce n'est pas un oiseau de nuit,  
C'est mon âme qui vient à cette heure  
Sur les lieux de son bonheur enfui.*

*À mon âme triste et orpheline,  
Ouvre ta fenêtre, je t'implore,  
Et verse une larme cristalline  
Sur ta taie que séchera l'aurore!*

#### À MES JUGES

*Mon âme perd tout espoir,  
La faim tenaille mon corps,  
Je suis sale, dans le noir,  
Au cachot et comme mort.*

*En tenue de prisonnier,  
Je cherche en vain le sommeil.*

*La lourde chaîne à mon pied\**  
*Redit l'horreur de la veille.*

*Sous le soleil de l'été\*\*,*  
*La foule heureuse s'affaire.*  
*Goûtez votre liberté!*  
*J'étais des vôtres naguère!*

*Habillés comme à la messe,*  
*Ils musardent là-dehors,*  
*Me jugent avec rudesse,*  
*Alors que leur cœur est mort.*

*Oublié, le prisonnier!*  
*Il sera jugé ce jour,*  
*Nul ne le prend en pitié,*  
*Ni le monde ni la cour.*

*Devant le juge civil,*  
*Toisé d'un œil morose,*  
*"Point d'avocat! dira-t-il*  
*Je vais plaider ma cause!*

\* Ils ne m'ont pas mis de chaînes, mais la tenue! Cet habit détestable, dégoûtant qui me donne l'impression qu'on essaie de fourrer mon âme dans un corps qui lui est complètement étranger! Pourtant je les ai suppliés de me rendre ne serait-ce que ma chemise, mais ils ont seulement secoué la tête.

\*\* À vrai dire, c'est déjà novembre. Mais considérant que le contraste du soleil éclatant et de la cellule obscure exprime de manière plus palpable la différence entre la situation de ceux qui ont le bonheur d'être libres et les malheureux prisonniers, j'ai situé le poème en été.

*Docte juge, homme de loi,  
Et vous, hommes de savoir,  
Défendre l'ordre et le droit,  
Je sais, c'est votre devoir.*

*La tâche est à votre honneur,  
Mais le Dieu que je vénère  
A gravé là, dans mon cœur,  
Une loi qui en diffère.*

*Non écrite de main d'homme,  
Elle met en mouvement,  
Sans qu'il faille qu'on les nomme,  
Les astres du firmament,*

*Les vagues de la mer Rouge,  
Les monstres des profondeurs,  
Et fait que tout homme trouve,  
Homme ou bête, l'âme sœur.*

*Tandis que je trébuchais  
Ici-bas sur cette terre,  
De mes yeux je ne lâchais  
Mon étoile dans l'éther.*

*Cet astre qu'on appelle amour,  
Je l'ai suivi sans faillir.  
C'est mon seul crime à ce jour,  
Et vous voulez m'en punir.*

*Je n'attends aucun pardon,  
Aucune grâce à venir.  
Je dis dans mon abandon :  
Tâchez de vous souvenir!*



*De votre belle jeunesse  
Et de l'unique seconde  
Où l'âme et le corps en liesse  
Avec l'être aimé se fondent.*

*Les lèvres en feu s'unissent,  
C'est le paradis sur terre!"  
Que lors de larmes s'emplissent  
Les yeux des juges austères!*

*Que leurs plus chers souvenirs  
Viennent bercer leur raison!  
Et qu'ils fassent donc ouvrir  
Les portes de la prison!*

Aujourd'hui, ils m'ont fait monter dans le bureau du juge d'instruction. Dans mon poème, je le décris comme une personne revêche, alors qu'en réalité c'est un homme énergique au regard enjoué, affable et encore assez jeune. Sa chemise immaculée, ses boutons de manchette brillants, tout son être gentiment moqueur et bienveillant prouvent qu'il vit en parfaite harmonie avec le monde et avec lui-même. Sur une chaise en face de lui – car il m'avait offert un siège et même un cigare, puis d'un geste las, avec une supériorité débonnaire, avait ordonné au garde d'attendre à l'extérieur –, je sentis renaître l'espoir : ah, me dis-je, voici enfin une personne cultivée, aux larges horizons, à l'esprit vif et au regard incisif avec laquelle je pourrai parler ouvertement et qui reconnaîtra que je suis victime d'un traitement indigne ! À cette idée, une vague de sympathie pour cet homme me submergea, et je n'eus plus tellement honte de ma misérable apparence, de mes cheveux coupés court,

de ma méchante tenue délavée de prisonnier – car ils m’avaient confisqué mes vêtements! – ainsi que de mon déshonneur et de ma misère... L’idée me traversa l’esprit que je pouvais sentir mauvais, car depuis mon mémorable premier bain, mes gardes n’insistaient guère pour que je fisse une toilette soignée et je me contentais de me débarbouiller la figure et le cou dans une cuvette, de me rincer la bouche avec l’eau d’un gobelet en fer-blanc bosselé que je recrachais ensuite dans la même cuvette. Et pourtant, me disais-je, nous voici face à face comme deux bons vieux camarades, et il me donne même du feu avec sa main odorante aux ongles soignés – tandis que moi, les angoisses des derniers temps m’ont fait ronger les miens jusqu’au sang, et j’ai même arraché la peau des lunules! – et il me regarde fumer avec un sourire.

“Eh bien, qu’allons-nous faire de vous? commença-t-il en hochant la tête avec cette même expression gaie et légèrement moqueuse. Vous nous avez donné du fil à retordre!

— Quoi que j’aie fait, m’écriai-je, au bord des larmes, mes intentions étaient des plus pures! De ce point de vue, je n’ai jamais trompé personne... Surtout pas mon épouse adorée!”

En entendant le mot “épouse”, il eut un pâle sourire.

“Je me suis peut-être mal exprimé... Dans l’affaire à laquelle vous pensez, vous devez vous arranger avec la famille de cette dame et votre conscience! Ce n’est pas pour cela que vous êtes ici, mais à cause de certaines sommes d’argent que M. Engelhardt...”

— Mon beau-père, l’interrompis-je, est un homme soupçonneux et mesquin! Je rembourserai tout!

J'ai des propriétés en Hongrie... La vente d'une partie de mes biens n'est qu'une question de temps. Car enfin, je suis victime d'un chantage!" m'écriai-je, touché par le tour que prenait la conversation et les larmes me montèrent aux yeux.

Il hocha à nouveau la tête, d'un air à la fois compatissant et néanmoins un peu désapprobateur.

"Oui, oui", acquiesça-t-il, pensif. Il prit un crayon à bout doré et se mit à en frapper distraitemment son bureau. "Un chantage, dites-vous? Je vous demande pardon, mais dans votre situation... c'est inévitable. Mais nous parlerons de cela une autre fois, ajouta-t-il en voyant mon visage mortifié. Votre cas, avouons-le, est très particulier et la transaction financière qui constitue le véritable chef d'accusation n'est en réalité qu'un détail secondaire de l'affaire. À la lumière des faits qui... comment dire... sont avérés, il y a plus grave : abus de confiance, faux et usage de faux, et ainsi de suite... Désirez-vous à présent faire des aveux circonstanciés?" me demandait-il avec une gravité soudaine, même si dans son regard sévère semblait encore briller une étincelle de bonne humeur malicieuse. Cela me donna du courage – ainsi donc, il ne me condamnait pas, mais seule sa fonction le contraignait à appliquer envers ma personne la loi dans toute sa rigueur!

"Je voudrais d'abord parler à mon avocat... Ma famille a déjà fait les démarches nécessaires... Elle a demandé à M<sup>e</sup> H. de me défendre", bredouillai-je.

Le juge haussa les épaules.

"Comme vous voudrez! Et que diriez-vous de coucher par écrit tout ce que vous considérez comme important pour cette affaire?" me proposait-il avec un éclair dans les yeux, comme s'il venait de trouver

la solution d'un problème complexe qui exige beaucoup de tact. Cela rendra aussi service à votre avocat qui, si j'ai bien compris, ne sera que de passage à Klagenfurt. J'espère que nous trouverons un terrain d'entente... monsieur le comte!" ajouta-t-il avec un sourire amical, presque complice tandis que le garde, cette fois-ci l'empâté à moustache qui était entré quand le juge l'avait sonné, me prenait par le bras pour m'emmener. Je me retournai sur le seuil :

"Je vous en prie! Pourrais-je récupérer les vêtements que je portais en arrivant? En fin de compte, je ne suis pas encore condamné! Cette tenue est humiliante... Terriblement humiliante!" haletai-je et de ma main droite, presque en extase, je froissais mon ignoble uniforme, tandis que, de la gauche, je m'efforçais de me dégager du garde qui voulait m'entraîner.

"Allons, ne faites pas d'esclandre! me tança le juge en signifant toutefois au garde de lâcher mon bras. Je vais voir ce que je peux faire pour vous", ajouta-t-il d'un ton plus doux, mais avec une expression et un geste de la main si déterminés que je dus admettre que notre entretien était fini pour aujourd'hui et que si j'insistais, il perdrait ses bonnes intentions. Avant que la porte ne se refermât, je l'entendis encore pousser un soupir agacé et soucieux.

Mon avocat arrive aujourd'hui. (Bien que l'idée m'ait traversé la tête d'assurer moi-même ma défense devant les juges, mais des bienfaiteurs – en aurais-je donc malgré tout? – autrement plus expérimentés que moi me l'ont fortement déconseillé. Les arguments du cœur, affirmaient-ils, ont souvent peu de poids face aux arguments inflexibles de la loi!) Mon

avocat m'a annoncé sa venue par une lettre laconique dans laquelle il accusait réception de la mienne et m'informait qu'il allait se renseigner sur mon affaire durant le peu de temps qui lui restait avant son départ. Pourtant je craignais qu'il ne refusât de s'en charger, car il est très occupé – c'est le meilleur avocat de Budapest! – mais mes amis sont manifestement intervenus en ma faveur. À moins qu'il n'ait été attiré par la publicité liée à mon affaire? Même lui, dont tant de gens voudraient s'assurer les services, aurait besoin du ramdam, du tintamarre que les journaux ne manqueront pas de faire autour de cette histoire? Ou bien a-t-il accepté par simple curiosité? Voire par compassion?

J'ai brûlé d'impatience toute la matinée. J'ai essayé de lire le livre que X. m'a apporté, *L'Homme en or* de notre grand Jókai, en vain – son monde a des reflets dorés, le péché et la chute y sont ô combien plus nobles et sublimes que dans notre monde sombre et aride! Et d'ailleurs, où trouver dans le monde réel une *Île lointaine* où l'âme tourmentée, lasse de feindre et de mener une double vie, puisse être elle-même? Non, ces chimères ne pouvaient guère me captiver, j'eusse préféré quelque lecture plus sombre et plus impitoyable, plus proche de ma situation actuelle et qui m'eût peut-être permis de mieux supporter ces heures d'attente.

Si bien que je ne faisais que regarder le plafond, marcher de long en large, lire quelques lignes et reposer le livre. C'est dans cet état que je reçus un télégramme de M<sup>e</sup> H. qui m'apprenait être retenu par un procès en cours à Budapest et ne pas pouvoir venir avant la semaine prochaine. J'avoue que lorsque le gardien m'a remis le télégramme – cette fois, ce

n'était pas le moustachu à l'air débonnaire, mais l'autre, celui qui a des yeux bleu d'eau froids – toute honte bue, je me jetai sur ma misérable paillasse et, la tête enfouie dans mes bras, j'éclatai en sanglots. Qu'un regard impassible m'observât m'était égal : quel déshonneur supplémentaire pouvait encore me frapper ? En véritable masochiste, j'exagérai sans doute mon désespoir pour accentuer le mépris du geôlier aux yeux froids qui, assistant sans un mot à l'expression de ma souffrance, semblait incarner toute l'indifférence de l'humanité. J'attendais qu'il dît un mot, mais non – il resta coi pendant une ou deux minutes, puis j'entendis la porte se refermer.

Cette nuit, cette scène effroyable se reproduisit dans mon rêve – les visages insensibles flottant dans la pénombre au milieu d'un nuage de vapeur, la puissante étreinte des mains du gardien sur mes poignets, et je me débattais pour leur échapper en me tortillant comme un serpent écrasé par le talon d'une botte, et en même temps, cette détestable volupté à l'endroit le plus secret de mon corps quand je me rendis compte que tout était vain, que d'un instant à l'autre, ma vie allait basculer – c'était un rêve effroyable, mais c'est bien pire encore quand je revois en songe mon bonheur perdu.

Durant ces interminables heures de solitude, je me demande quelle apparence a ce fameux grand avocat, s'il ressemble à l'un des hommes qui ont joué un rôle dans ma vie. Le mieux serait qu'il rappelât Dániel K., mon précepteur et deuxième père : si je revoyais la copie plus ou moins fidèle de son visage creusé, de son large front dégarni, de ses grands yeux bruns aux paupières lourdes dans leurs orbites profondes,

je sais que je le prendrais aussitôt en affection et lui dépeindrais d'un cœur confiant toute ma pitoyable situation, je ne me sentirais plus tout seul au monde!

Mais qu'advient-il, m'inquiétais-je, si au lieu d'être un Don Quichotte comme mon précepteur, c'est plutôt une âme de bureaucrate dans un corps de bureaucrate comme mon beau-père? La tête ronde et chauve, le front toujours luisant de la sueur que donnent la servilité zélée et la mesquinerie inquiète, une paire d'yeux glauques, minuscules, soupçonneux – dans l'ensemble, il rappelle un gros rat –, et son regard : des yeux que n'ont jamais embués ni la peine ni la passion, mais qui scrutent le monde, et surtout les faiblesses des autres, avec une méfiance aiguë et insensible, tandis que son âme froide et médiocre réfléchit à la manière d'en tirer avantage! Qu'un regard aussi glacial tente de pénétrer les secrets les plus profonds de mon âme – jamais! Chacune de mes fibres se révolte contre une telle possibilité! S'il en est ainsi, décidai-je, je ne piperai mot, je lui paierai son dû et le renverrai – oui, mais avec quel argent, ricana au fond de mon âme une voix moqueuse et sceptique, si X. ne parvient pas à convaincre Emma de vendre tous les meubles et objets de valeur que j'ai abandonnés chez elle et de m'envoyer le bénéfice de la vente? J'essayai d'inventorier tout ce que j'avais laissé chez elle lors de mon départ précipité, mais rien ne me venait à l'esprit – seule la montre en or que j'ai héritée de mon grand-père m'apparut avec une douloureuse réalité et j'allais la pleurer à l'avance quand je me suis rappelé qu'elle n'était pas restée rue D., mais que je l'avais vendue moi-même beaucoup plus tard, ici, à Klagenfurt, durant ces semaines où l'argent était venu à me manquer mais où je ne voulais pas

rentrer tant que Marie et moi n'aurions pas trouvé un terrain d'entente.

Ô, ces merveilleuses semaines au bord du lac! Je m'efforce d'en éloigner le souvenir, car si la moindre image, la moindre scène de cette époque bénie me vient à l'esprit – le bruissement des feuilles de platanes tachées de lumière sur la promenade du lac, le ciel du soir mauve et or qui se reflétait dans le miroir de l'eau à la surface tantôt lisse, tantôt piquetée d'écailles de lumière, le lac dans l'écrin des montagnes, tel que nous le voyions du haut de la Pyramidenkogel, ou quand je regardais par la fenêtre ouverte de ma chambre les maisons muettes au toit pointu baignées par la lueur verdâtre de la lune de cette nuit chaude, presque italienne, tandis que des bribes d'accordéon arrivaient d'une taverne ouverte jusqu'à l'aube dans une rue voisine, l'horloge du clocher qui luisait comme une deuxième lune dans les hauteurs ténébreuses (elle retardait de cinq minutes), et un parfum presque palpable, frais et entêtant de jasmin montait du jardin... Mon Dieu, faites que je meure, tout de suite, à l'instant!